



Un symbole de statut social

Meliha Serbes
> P. 7



Sur Netflix : Le Musée de l'innocence

Dr Hüseyin Latif > P. 5

OYAK vise 60 milliards USD d'actifs à l'horizon 2030

Dr Hüseyin Latif > P. 5



L'essor des relations turco-sénégalaises

Eren M. Paykal > P. 4

Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 21 ANS

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 252, Mars 2026

L'Institut français de Turquie fête ses 80 ans

L'année 2026 à Istanbul s'annonce particulièrement riche en événements culturels ! Entre les 80 ans de l'Institut français et le Bicentenaire de la Photographie 2026-2027, l'Institut français d'Istanbul nous réserve bien des découvertes. Son directeur, Valentin Rodriguez, nous parle de ces événements en préparation avec les antennes d'Ankara et d'Izmir. Synergies, complicités et métissages sont les maîtres-mots de ce passionné qui aime travailler en réseau et croiser les arts et disciplines.

Quel parcours vous a mené à l'Institut français d'Istanbul ?

Je suis historien de l'art de formation, spécialisé en XIX^e siècle et en art contemporain, lauréat du concours national de Conservateur du patrimoine. J'ai commencé ma carrière au Centre Georges Pompidou, puis j'ai dirigé le musée d'art moderne et contemporain Les Abattoirs à Toulouse pendant 20 ans. J'ai ensuite rejoint l'Institut français de Phnom Penh au Cambodge, que j'ai dirigé pendant quatre ans.



En octobre 2024, j'ai été désigné en tant qu'attaché culturel et directeur délégué à l'Institut français d'Istanbul, à mon grand bonheur, car Istanbul est une ville fascinante. Il y a en Turquie des opérateurs culturels professionnels, une véritable scène artistique, une industrie du livre florissante, des écoles françaises... L'an dernier, nos activités ont touché plus de 350 000 visiteurs.

> P. 6

Eyüp Malay : savoir créer des marques fortes et faire du marketing une véritable culture



Des maisons en bois d'Eyüp Sultan aux tables des restaurants les plus prestigieux du monde, l'histoire d'Eyüp Malay dépasse le cadre d'une simple réussite commerciale. C'est celle d'une philosophie de vie fondée sur la confiance, l'écoute et l'intuition. Héritée de trois générations de négociants, cette culture du commerce se réinvente aujourd'hui sous son impulsion, entre tradition et modernité, marketing et sens du lien humain.

Nous avons rencontré Eyüp Malay pour évoquer son parcours, sa vision de la vente et son regard sur l'avenir du secteur alimentaire turc.



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Pouvez-vous nous parler de votre enfance, de la naissance de votre vocation ?

Je suis né dans l'une des maisons en bois situées en face de l'embarcadere d'Eyüp Sultan. J'ai donc grandi dans un quartier d'Istanbul chargé d'histoire. Ma famille est installée à Eyüp depuis trois générations. Mon grand-père était un important négociant en fruits sur le plan national, et mon père a poursuivi cette activité en l'ouvrant à l'Europe. Le commerce, chez nous, faisait partie de la vie quotidienne, et je n'avais pas de rêves d'enfant « classiques ». Dès

l'âge de quatre ou cinq ans, j'accompagnais mon père sur les marchés de gros. J'y ai appris à observer, à écouter, à « lire » les gens et à instaurer la confiance. Mon père me faisait toucher les fruits, sentir leur maturité. Ainsi, j'ai développé sans m'en rendre compte une mémoire gustative et olfactive. Cet apprentissage intuitif m'a montré que la vente, c'est une histoire de regard, de ressenti et de justesse. À la maison, on ne parlait pas d'argent : la vente était toujours abordée sous l'angle humain : le caractère des gens, leur fiabilité, la valeur des relations durables. J'ai donc compris très tôt que vendre, c'est avant tout comprendre l'autre. Cette conviction est restée la base de ma philosophie professionnelle.

> P. 9



Davos 2026 : une esquisse des nouvelles relations internationales ?

Dr Olivier Buirette > P. 2

Retour sur...

Les sophismes de la rhétorique gréco-romaine envers les anciens Perses
Michael Emami, p. 2

L'art punk-grunge en résistance face à l'IA,
Sirma Parman, p. 12

Hamnet : le deuil comme origine du génie,
Simruğ Bahadır, p. 12

Fatma Aliye, écrivaine pionnière du féminisme ottoman



Gisèle Durero-Köseoglu > P. 11

L'ère des incertitudes et le pingouin nihiliste



Dr Gözde Kurt Yılmaz > P. 10



Dr Olivier Buirette

Tous les ans depuis 1971, le Forum de Davos réunit en Suisse la

plupart des décideurs mondiaux : des économistes certes, mais aussi les plus importants chefs d'États du monde. Son créateur, l'économiste Klaus Schwab, démissionnaire, a été remplacé le 21 avril 2025 par Peter Brabeck-Lemathe, un homme d'affaire autrichien. Depuis quelques temps déjà, le Forum est devenu la caisse de résonance de l'état des relations internationales, et en ce début 2026, on a pu y observer un certain nombre de prises de positions significatives.

En effet, le retour aux affaires aux États-Unis de Donald Trump depuis janvier 2025 devait terminer la redéfinition des rapports entre les nations avec l'instauration de ce que l'on a appelé la « diplomatie transactionnelle ». Bref, le fait que désormais nous assistons à un repli des États-Unis sur leurs intérêts propres, et donc un désengagement parfois spectaculaire de ce qui faisait les relations internationales depuis 1945, incluant la période de la guerre froide mais aussi postguerre froide que nous connaissions depuis 1990.

Tout ce qui a pu se produire a déjà été largement commenté par les médias, que cela concerne le désengagement progressif des États-Unis au sein de l'OTAN, l'intervention au Venezuela et la capture du président Maduro rétablissant les règles de la suprématie des États-Unis sur l'Amérique latine, en passant par la dégradation des rapports de Washington avec le Canada ou encore le souhait d'annexer le Groenland. On rappellera également les conséquences principales pour l'Europe, qui se retrouve confrontée

Davos 2026 : une esquisse des nouvelles relations internationales ?

à elle-même et contrainte à construire son pilier d'Europe de la défense, notamment dans le cadre du conflit opposant la Russie à l'Ukraine depuis février 2022. L'autre conséquence va concerner les anciens alliés occidentaux de 1945 qui vont devoir faire avec cette nouvelle donne, qui n'est pas que le seul fait de la nouvelle doctrine nord-américaine en matière de défense et de diplomatie mise en place depuis janvier 2025, mais qui découle en réalité du long processus entamé sous les précédentes administrations, qu'elles soient démocrates ou républicaines.

À cela s'ajoutent la résurgence d'une forme de puissance russe qui a commencé depuis le début des années 2000, la réémergence d'un monde où les moyennes et grandes puissances reprennent toutes les initiatives - comme la volonté de la Chine de reprendre le contrôle de l'île de Taiwan, de nouveaux rapports de force en Asie Centrale -, et le rappel parfois cruel que les nations européennes sont plus que jamais des petites puissances principalement rassemblées autour de la France et de la Grande Bretagne à l'Ouest (les deux puissances nucléaires européennes) et d'une Pologne qui a restauré sa puissance de défense à l'Est.

Tel est l'état des lieux, en ce début d'année 2026, d'une recomposition des relations internationales en très nette accélération.

C'est un peu tout cela que nous avons vu lors du Forum de Davos, notamment au travers des discours des principales puissances invitées.

Un des aspects notoires fut l'annonce de la mise en place du Conseil de paix par le président Trump. Cette structure, créée le 22 janvier 2026, a pour objectif de « promouvoir la stabilité, rétablir une gouvernance fiable et légitime et assurer au monde une paix durable. » Des objectifs tout à fait louables dans la mesure où ce Conseil est présenté comme venant en appui à l'action de l'ONU... mais avec un objectif clair qui serait en fait de se substituer au Conseil de sécurité. Il faut également savoir que le président des États-Unis y aura à lui seul le droit de veto et qu'il y est élu à vie... De surcroît, si presque toutes les nations du monde y sont invitées, les droits d'entrée sont considérables : un milliard de dollars. La France, l'Allemagne et la Grande Bretagne ont refusé l'invitation ; la Chine et la Russie sont invitées à le rejoindre, mais n'ont pas encore répondu à l'offre. D'autres pays ont accepté, comme la Hongrie et la Bulgarie pour l'Europe, ou encore l'Argentine, les Émirats arabes unis ou l'Égypte. On notera enfin que le Canada s'est vu retirer l'invitation.

On voit donc que ces nouvelles relations internationales ont déjà leur organisme de gestion... À l'heure où le secrétaire général de l'ONU annonce, le 31 janvier 2026, la quasi faillite de l'institution, on peut dès lors se demander sérieusement si ce Conseil de paix ne va pas tout simplement la remplacer.

L'autre temps fort de ce Davos 2026 aura été bien sûr les prises de position du Premier ministre canadien Mac Cartney en faveur de la refonte d'un nouveau multilatéralisme, renforcé par



la position du président Emmanuel Macron s'inscrivant dans cette optique autour d'une volonté d'aller de l'avant vers ce que l'on appelle de plus en plus l'Europe puissance : une Europe qui pourra alors aider pleinement l'Ukraine et sortira ainsi de la traditionnelle protection nord-américaine née de la création de l'OTAN en 1949, peut être en transformant celle-ci en une véritable communauté européenne de défense - cette CED lancée le 27 mai 1952 qui avait été si chère aux pères de l'Europe et fut finalement rejetée le 30 août 1954 par l'Assemblée nationale française par 319 voix contre 264.

Pour conclure, nous assistons en ce début 2026 à la réapparition de ce que les générations qui avaient façonné la paix en 1920 avec la SDN et tenté en 1945 avec l'ONU avaient voulu empêcher à tout prix : le retour d'un monde où l'emploi de la force prime à nouveau sur le respect du droit international.

En d'autres termes, il s'agissait alors de rendre la guerre illégale en instaurant un monde où le rapport entre les nations serait régi par le respect de règles garanties par une organisation internationale basée sur un vivre ensemble en harmonie. Gageons que ce que nous voyons émerger sous nos yeux depuis ces dernières années tiendra compte de ces tentatives élaborées au XX^e siècle...



Michael Emami

Cette caractérisation perdure depuis des millénaires. Il s'agit d'une explication séculaire et historiquement ancrée

de la raison pour laquelle de nombreuses sources grecques et romaines antiques représentent de façon déformée et même hostile la culture iranienne ancienne, en particulier de la Perse achéménide. Il ne s'agit pas d'un « mensonge » coordonné, mais d'un mélange de rivalité politique, d'autodéfinition culturelle, de connaissances personnelles limitées et de conventions littéraires.

Cet article aura pour but de mettre en lumière les raisons et idées sous-tendant la propagande pernicieuse développée par la philosophie gréco-romaine, où la culture est souvent invoquée pour soutenir la prétention de suprématie culturelle attribuée aux Grecs.

Pour magnifier sa culture, il faut souvent commencer par construire son identité en opposition aux grandeurs culturelles des « autres », et de surcroît, en dénigrant la véritable identité culturelle de ces derniers. Il se trouve que dans l'Antiquité, ces autres étaient les Perses. Les cités-

Les sophismes de la rhétorique gréco-romaine envers les anciens Perses

L'un des sophismes les plus flagrants du monde culturel antique persiste encore aujourd'hui : la présentation gréco-romaine déformée de la culture perse en tant que l'un des piliers principaux de la civilisation ancienne.

États grecques du V^e siècle av. J.-C., en particulier Athènes, se définissaient en opposant leurs valeurs politiques à celles de la Perse antique. Après les invasions perses de 492 à 479 av. J.-C., les écrivains grecs ont de plus en plus présenté les Perses comme « les Autres » afin de solidifier une identité grecque commune. Ce processus de définition du « nous » en opposition à « eux » est bien documenté dans l'Histoire. Ce n'était pas une évaluation factuelle, mais une stratégie culturelle mise en œuvre par les anciens Grecs et Romains, ceux-là



même considérés comme fondateurs de la civilisation occidentale.

Les écrivains grecs dépeignaient souvent la gouvernance perse comme despotique et oppressive, voire même corrompue, donc aux antipodes des valeurs grecques. Non pas parce qu'ils l'avaient étudiée et la comprenaient clairement en tant que superpuissance administrative et stratégique qui gouvernait alors la moitié du monde connu, mais parce que ces représentations servaient les arguments politiques des cités grecques - alors non unifiées, rappelons-le. Aujourd'hui, les historiens considèrent que les craintes grecques concernant la gouvernance perse étaient davantage fondées sur l'imaginaire que sur une véritable observation. Cette approche a débouché sur un contraste rhétorique : la démocratie grecque équivalait à la liberté, et la monarchie perse, la soumission. Une

dichotomie exacerbée, destinée à attiser les Grecs de l'époque.

La réalité, cependant, était que l'administration impériale perse était bien plus pluraliste et tolérante que ce que les écrivains grecs avaient suggéré. Cette réalité a été falsifiée et noircie pendant des siècles par les écrivains grecs et romains. Les guerres médiques créèrent un long souvenir de conflits et de ressentiment. Les tragédies, l'iconographie et les discours grecs dépeignent la Perse comme l'antithèse absolue des valeurs grecques, parfois diabolisée, parfois dramatisée, et ce afin de renforcer l'unité civique des cités grecques et justifier des choix politiques. L'on sait que dans les contextes de guerre ou d'après-guerre, l'exagération, la falsification et la narration sélective sont monnaie courante.



RENAULT DUSTER E-TECH FULL HYBRID 160 HP



1.100 km'ye varan sürüş menzili⁽¹⁾
şehir içinde %80'e varan elektrikli sürüş⁽²⁾
17 adede varan gelişmiş sürüş destek sistemi
kablosuz akıllı telefon yansıtma özelliğine sahip
10,1" dokunmatik ekran

(1) menzil verileri, güncel mevzuata göre ölçülmüş wltip (dünya çapında uyumlu hafif araçlar test prosedürü) verileridir. menzil değerleri, sürüş stili, çevre şartları, batarya durumu gibi faktörlere göre değişiklik gösterebilir.

(2) bataryanın durumu ve sürüş koşullarına bağlı olarak değişebilir. (kaynak: Renault iç çalışması, 2023)

Renault Duster E-Tech full hybrid'in ortalama CO₂ salımı 107 g/km, ortalama yakıt tüketimi 4,7 lt/100 km'dir.

temsilî model üzerinde gösterilen ekipman ve aksesuarlar, versiyonlara ve satışa sunuldukları ülkelere göre farklılık gösterebilir.

Renault'nun tercihi  **Castrol**

renault.com.tr





Eren M. Paykal

Monsieur l'Ambassadeur, vous connaissez déjà la Turquie...

Oui, j'y ai été désigné comme conseiller éco-

nomique de 2010 à 2015, avant de devenir ambassadeur. En décembre 2024, j'ai été affecté à Ankara. Cette nomination m'a beaucoup ému, car je considère la Turquie comme mon deuxième pays. Elle me donne l'opportunité de redynamiser la coopération entre nos deux pays.



Quels sont vos projets pour le développement des relations entre le Sénégal et la Turquie ?

Nos relations d'amitié et de coopération sont déjà bien ancrées. J'œuvre à consolider notre présence diplomatique, renforcer nos relations bilatérales dans tous les domaines de coopération et promouvoir les intérêts du Sénégal ainsi que ceux de nos compatriotes établis en Turquie. Un accent particulier est mis sur le renforcement de notre coopération économique, en vue de l'accroissement du volume de nos échanges commerciaux et de l'investissement turc au Sénégal.

Quels sont les domaines de partenariat entre les deux pays ?

Il s'agit d'un partenariat stratégique, marqué par une coopération économique et diplomatique croissante. En témoignent la hausse des échanges commerciaux (vers 1Md. USD), les investissements turcs dans les infrastructures (aéroport, stade), les accords multisectoriels (énergie, défense, éducation), et la volonté commune de diversifier les partenariats. La Turquie est un acteur

L'essor des relations turco-sénégalaises

Les relations de partenariat entre la Turquie et le Sénégal ont atteint un niveau stratégique. S.E. Moustapha Sokhna Diop, Ambassadeur du Sénégal, a accepté de répondre aux questions de notre journal.

clé du plan économique sénégalais Vision 2050.

2025 a été marqué par plusieurs visites officielles. La venue du Premier Ministre Ousmane Sonko, en août, a abouti à la signature d'accords de coopération dans des domaines comme l'agriculture et la défense, en complément des accords conclus en 2024 lors de la visite de notre Président (établissement d'un Conseil stratégique, mémorandum d'entente de coopération dans le domaine de l'enseignement supérieur, accord dans le domaine de l'énergie et des hydrocarbures, protocole d'entente dans le domaine de l'urbanisme et de l'agriculture).

M. Sonko s'est entretenu avec le Président Erdoğan et les plus hautes autorités, a rencontré plusieurs hommes d'affaires turcs et a présidé un forum économique Sénégal-Turquie. Dans la foulée, plusieurs hauts responsables des secteurs publics et privés sénégalais sont venus participer à des réunions de travail sur divers thèmes : soutien à la Palestine, agriculture, politiques sociales et familiales, secteur minier, coopération militaire, éducation, soins de santé...

En termes de perspectives : à court terme, l'installation d'une usine de montage de tracteurs au Sénégal ; l'accroissement des investissements turcs dans l'industrie de défense sénégalaise ; la mise en place d'une banque sénégaloturque d'investissement, et d'une chambre de commerce sénégaloturque.

Comment voyez-vous la situation géostratégique du Sénégal dans sa région, en Afrique et dans le monde ?



Le Sénégal, plaque tournante atlantique en Afrique de l'Ouest, jouit d'une stabilité relative malgré l'instabilité régionale (Sahel). Son rôle de médiateur et sa dynamique économique le placent au centre des enjeux ouest-africains de développement et de sécurité face à des influences mondiales croissantes.

Le Sénégal dispose déjà d'un centre logistique et économique, Dakar Hub. Vision 2050, référentiel économique des politiques publiques, vise à transformer le pays en hub économique africain, avec des investissements dans les infrastructures et les secteurs productifs, et des opportunités dans les secteurs comme l'énergie, l'agriculture et le numérique.

Ajoutons que le Sénégal est actif dans les initiatives de paix et de coopération. Le pays fait face aux impacts du changement climatique (érosion côtière, sécheresse) et aux tensions géopolitiques mondiales.

En somme, le Sénégal se positionne comme un acteur clé de la stabilité ouest-africaine dans un environnement régional et mondial complexe, cherchant à transformer ses atouts géographiques en avantages économiques et politiques.

Quels sont les atouts du Sénégal pour attirer les investisseurs ?

Le Sénégal renforce son attractivité pour les investissements directs étrangers grâce à une stratégie de transformation systémique et une stabilité politique historique.

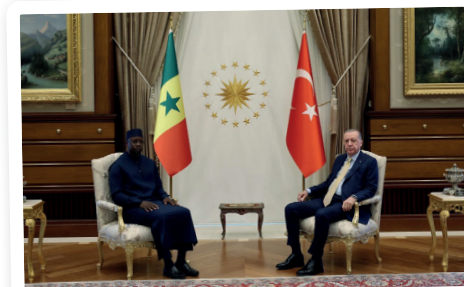
La croissance se stabilise autour de 4,1 % à 5 %. Le pays a rejoint le groupe des pays à revenu intermédiaire de la tranche inférieure.

Sa situation géostratégique en fait une porte d'entrée vers l'UEMOA (plus de 300 M de consommateurs) et un hub aérien et logistique naturel.

Enfin, un nouveau Code des investissements a été mis en place pour renforcer la compétitivité et attirer les capitaux étrangers, et la création d'un Conseil présidentiel de l'Investissement est prévue pour mars 2026.

Pouvez-vous parler des projets majeurs de votre pays ?

Le Sénégal concentre ses investissements phares sur le Plan de redressement économique et social, qui mobilise 633 Md. FCFA pour 44 projets prioritaires.



Par secteurs, citons :

La sécurisation de l'approvisionnement en eau des grandes villes du pays, (Grand Transfert d'Eau), doté d'un financement public initial de 50 Md. FCFA ;

Le développement de la ville nouvelle de Diamniadio ;

La construction d'infrastructures sportives pour près de 90 Md. FCFA ;

L'exploitation des champs pétroliers de Sangomar et gaziers de GTA ;

Le développement de la mine aurifère de Diamba Sud et nouveaux investissements australiens dans l'or.

En outre, l'État encourage l'investissement via des partenariats public-privé dans les domaines suivants : l'économie numérique (cybersécurité, data et développement mobile) ; l'agro-industrie (mise en place de pôles industriels intégrés de transformation des produits de la mer et de l'horticulture) ; la logistique (renforcement de la chaîne d'approvisionnement et du transport) ; l'énergie (construction de raffineries, d'industries pétrochimiques, de pipelines, de centrales énergétiques...)

Enfin et dans le cadre de ces projets, le gouvernement a décrété 2026 « année de l'emploi et de l'économie sociale et solidaire », mettant l'accent sur la création d'emplois locaux à travers ces grands chantiers.



capables de répondre aux injustices globales.

La pluie continue de tomber sur Paris. Elle frappe les vitres, s'accumule dans les caniveaux, transforme la ville en miroir tremblant. Peut-être sommes-nous, collectivement, à ce moment suspendu où l'on confond la grisaille passagère avec un climat définitif. Pourtant, sous les nuages, les idées persistent. Elles cherchent une trouée.

Il a plu toute la nuit. Va-t-il encore pleuvoir pour une éternité ? Rien n'est écrit d'avance.



Ali Türek

La pluie a ce pouvoir étrange : elle rend les façades plus ternes, les pas plus pressés, les regards plus fuyants. Elle dilue les contours. Si elle n'efface pas les certitudes, elle installe un climat où l'on finit par croire que le gris est la couleur naturelle du monde. Quelle tristesse...

Jeudi 12 février pourtant, au Collège de France, il était question de lumière. Invitée à occuper la chaire annuelle « L'invention de l'Europe par les langues et les cultures », la philosophe albanaise Lea Ypi proposait de répondre à la déraison contemporaine en repensant le socia-

Il a plu toute la nuit

lisme comme une « aspiration à la réalisation la plus complète de la liberté ». Une formule qui sonne comme un défi lancé à notre époque troublée.

Car nous vivons, dit-elle, un âge de la Dérison. Un temps où les puissants se départissent sans scrupule du langage de la paix, où des empires technologiques façonnent l'opinion publique au gré d'algorithmes opaques, où l'indignation chasse la réflexion. L'âge de la Dérison serait, selon elle, l'envers des Lumières : non plus la sortie de la tutelle, mais l'abandon volontaire à de nouvelles dépendances - conformisme politique, fascination pour les influenceurs, délégation de nos choix aux machines.

gation de nos choix aux machines.

Ce qu'elle nomme « socialisme moral » ne renvoie ni au socialisme d'État autoritaire, ni aux compromis de la social-démocratie tardive. Il s'agit plutôt de réintroduire la question morale au cœur de la politique. Elle propose de renouer avec l'esprit critique des Lumières : contester l'autoritarisme sous toutes ses formes, refuser les hiérarchies naturalisées, défendre un universalisme réellement inclusif. Cela suppose aussi de repenser les institutions afin qu'elles incarnent effectivement les valeurs qu'elles proclament - liberté, égalité, solidarité - et d'imaginer des formes de coopération



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Le roman d'Orhan Pamuk, lauréat du prix Nobel de littérature en 2006, invite le lecteur à un flux de conscience subjectif en entrelaçant les notions d'obsession, de mémoire et de temps ; une telle intériorité dense entraîne inévitablement, dans son adaptation cinématographique, la disparition de certains détails. D'autant plus pour le spectateur ayant partagé la même époque que l'auteur...

L'amour obsessionnel et le sentiment de répétition au cœur du roman sont souvent réduits, dans la narration visuelle, à une structure linéaire. Ce choix rend le récit plus accessible, mais affaiblit l'une

Sur Netflix : Le Musée de l'innocence

La série télévisée adaptée du roman éponyme d'Orhan Pamuk, Le Musée de l'innocence, a commencé à être diffusée sur Netflix le mois dernier. Nous avons ainsi découvert un exemple frappant des difficultés que pose la transposition à l'écran d'une œuvre littéraire puissante.

des caractéristiques les plus distinctives du texte : sa perception cyclique du temps. Dans les épisodes avancés, le rythme ralentit sensiblement et la narration finit par ressembler, pour le spectateur, à des scènes de souffrance dignes d'un vieux film turc en noir et blanc.

L'histoire, qui débute en 1975, raconte l'amour entre Kemal, le fils trentenaire de la riche famille Basmacı, ayant fait des études supérieures en France, et Füsün, jeune et belle vendeuse de dix-huit ans, membre d'une branche éloignée de leur famille et socialement modeste, les Keskin.

Les scènes censées refléter le monde intérieur des personnages se trouvent enfermées dans un rythme répétitif, faute de variations visuelles suffisantes. La profondeur psychologique de Kemal, minutieusement décrite dans le roman, semble dans la série confiée à des objets symboliques : mégots de cigarettes, petits souvenirs, objets du quotidien et une paire de boucles d'oreilles mise en évidence à maintes reprises... Cependant, la répétition constante de ces symboles, au

lieu d'intensifier l'effet dramatique, en émousse l'impact. Le fait que Füsün soit dépeinte comme un personnage plus distant transforme leur relation en un récit d'obsession unilatérale plutôt qu'en une tragédie partagée.

Le point fort de l'adaptation réside sans doute dans son atmosphère. La texture mélancolique d'Istanbul, la reconstitution d'époque, la palette de couleurs et l'utilisation des décors sont rendues de manière impressionnante. Néanmoins, l'apparence extérieure de l'immeuble Merhamet ne dépasse pas l'impression d'une maquette médiocre et bon marché. La ville s'impose presque comme un personnage à part entière. Pourtant, cette réussite visuelle demeure souvent limitée par une esthétique « sûre », qui

évite les risques narratifs. La cinématographie aurait pu être enrichie par des cadrages plus audacieux et des ruptures narratives capables d'approfondir l'état d'âme des personnages.

Enfin, dans la dernière scène, le fait de filmer depuis le bureau donnant sur le Bosphore - où l'auteur du roman a écrit certains de ses livres, ou un lieu qui



lui ressemble - confère à l'œuvre une atmosphère de conte. Dans nombre des contes racontés par nos grands-mères, le narrateur et le héros, parfois même les auditeurs, se retrouvent dans la même scène. Il en va de même ici : cette scène finale constitue une référence consciente, certes légèrement appuyée, à la tradition orale.

En conclusion, même si certains passages peuvent sembler longs et susciter l'ennui, on peut affirmer qu'il résulte de cette adaptation une œuvre belle et tout à fait digne de visionnage.



OYAK vise 60 milliards USD d'actifs à l'horizon 2030

OYAK ambitionne d'atteindre une taille d'actifs de 60 milliards de dollars d'ici 2030. L'institution présente cette échéance comme une étape de consolidation stratégique, structurée autour d'un portefeuille recentré sur les infrastructures, l'énergie, les hautes technologies, la logistique et l'exploitation minière.



Parmi les systèmes de retraite professionnelle complémentaire les plus performants de Turquie, OYAK a dévoilé sa feuille de route lors de la rencontre « Vision 2030 ». Face aux incertitudes de l'économie mondiale, le groupe mise sur une croissance sélective, une forte capacité de génération de trésorerie et une transformation stratégique de son portefeuille.

Présent dans 24 pays sur six continents, OYAK emploie aujourd'hui 37 000 personnes. Avec un volume d'exportations de 6 milliards de dollars, ses actifs ont dépassé 37 milliards USD à la fin de l'année 2025.

Une stratégie structurée autour de cinq piliers

Le directeur général, Murat Yalçıntaş, souligne que l'architecture du portefeuille repose sur cinq axes majeurs :

- **Les infrastructures**, appelées à constituer l'épine dorsale du portefeuille grâce à des flux de trésorerie prévisibles et à une solidité bilancielle accrue ;
- **L'énergie**, essentielle pour garantir la continuité et l'efficacité des activités industrielles ;
- **Les hautes technologies**, notamment l'IA et les technologies de l'information, considérées comme des leviers de compétitivité, d'évolutivité et de performance ;
- **La logistique et l'exploitation minière**, qui jouent un rôle complémentaire en matière de sécurité des chaînes d'approvisionnement et d'accès aux ressources stratégiques.

- **L'automobile**, secteur dans lequel le groupe entend investir dans les technologies d'avenir, en particulier les motorisations hybrides et les véhicules électriques.

Un acteur clé de l'économie turque

OYAK occupe une place stratégique dans l'économie nationale. Le groupe représente à lui seul 1,7 % des impôts totaux collectés en Turquie et 2,3 % des exportations du pays. Il est leader dans la production de fer et d'acier brut, premier exportateur automobile de Turquie, acteur

stratégique dans la sécurité d'approvisionnement énergétique et les infrastructures, et producteur à forte valeur ajoutée dans les secteurs de la chimie ainsi que de l'agroalimentaire.

Sur le plan international, OYAK est actif dans plus de 115 pays via ses exportations. D'ici 2030, l'objectif est d'atteindre 10 milliards USD d'exportations, en privilégiant non seulement l'élargissement des marchés, mais aussi la montée en gamme, la diversification des produits et la consolidation durable des parts de marché. Les effectifs devraient atteindre 39 000 collaborateurs.

Introductions en bourse et renforcement de la gouvernance

Dans le cadre de Vision 2030, OYAK envisage l'introduction en bourse de certaines filiales arrivées à maturité et présentant un potentiel de croissance durable. Ces opérations sont perçues non seulement comme



des outils de financement, mais également comme des leviers stratégiques pour renforcer la structure du capital, améliorer les standards de gouvernance et valoriser les actifs du portefeuille. L'objectif est d'augmenter d'au moins 50 % la taille du portefeuille sur les marchés de capitaux, en Turquie comme à l'international.

La durabilité au cœur de la stratégie

La durabilité constitue un axe transversal de Vision 2030. Elle est pleinement intégrée aux processus décisionnels stratégiques. Dans les secteurs à forte intensité carbone, le groupe accélère les investissements liés à la production bas-carbone, à la transition énergétique et à l'efficacité des ressources, dans le respect d'une discipline financière et en cohérence avec les réglementations et les attentes du marché à long terme.

Avec Vision 2030, OYAK affirme ainsi sa volonté de conjuguer croissance maîtrisée, création de valeur durable et protection des intérêts de ses membres, tout en renforçant son rôle structurant au sein de l'économie turque et internationale.



L'Institut français de Turquie fête ses 80 ans

(Suite de la page 1)

Quel est pour vous le point focal de votre mission à l'Institut français ?

Pour moi, c'est d'accompagner les publics à la connaissance de l'art. Ne pas juste livrer des œuvres, mais aider à leur compréhension. Ainsi, je viens de créer un poste pour les relations au public. Chaque exposition fait l'objet d'un dossier pédagogique qui est transmis aux établissements scolaires. Nous organisons ensuite ces accueils scolaires et des visites guidées. Notre médiathèque est un outil très important en termes de médiation : lien entre l'écriture et la culture, elle est au cœur de la mission de l'Institut.

Toujours dans le même esprit, nous développons le travail hors les murs, en créant des réseaux de partenariats avec les acteurs locaux. Et nous travaillons beaucoup avec les opérateurs culturels turcs. Enfin, j'aime l'idée de métissage, d'hybridation des arts et des disciplines : créer, travailler et partager ensemble. Pour citer un exemple récent, l'artiste Doria Bellanger a mélangé danse, vidéo et art visuel sur un projet franco-turc.

Vous avez entrepris la rénovation des locaux de l'Institut français d'Istanbul...

Oui, nous avons à présent une vraie salle d'exposition, totalement équipée. Cet espace, auparavant un restaurant, a été transformé sur deux étages. Nous avons aussi rénové une cour, des classes de cours, les façades. Nous visons à investir chaque année dans notre équipement, afin que l'Institut soit un espace désiré des publics.

Que prévoyez-vous pour la célébration des 80 ans de l'Institut français de Turquie ?

L'Institut français de Turquie, créé en 1946, comprend les trois antennes d'Ankara, d'Izmir et d'Istanbul qui célé-

breront cet anniversaire simultanément. L'idée de base est de faire un travail vraiment participatif avec ces trois antennes, en impliquant aussi nos apprenants.

Nos équipes travaillent sur diverses propositions et surprises. Notre enveloppe budgétaire étant limitée, nous devons opérer des choix, trouver des fonds, des mécènes. La célébration se déroulera en fin d'année, nous prévoyons des événements festifs et joyeux, principalement entre septembre et décembre.

Pour l'instant, nous développons deux pistes de travail.

La première est d'exposer des portraits de grandes figures de l'Institut français de Turquie : professeurs, attachés, expatriés français, apprenants et certifiés DELF/DALF... Sur 80 ans, le résultat est considérable ! Nous réaliserons des portraits écrits, photographiques, dansés. L'histoire de l'Institut a été effectuée par l'historienne Claire Le Bras, et nous envisageons d'en faire une bande dessinée de réalisation franco-turque... La BD est une forme d'art inclusive, donc très intéressante.

La seconde idée est de créer un « parfum pluridisciplinaire », qui sera diffusé lors d'un concert. Car la pluridisciplinarité est véritablement dans les gènes de l'Institut ! L'idée est donc de faire des duos parfums (créés par des nez) et notes (musique et chorégraphie) ; Nous allons créer ces séquences de parfums pluridisciplinaires en cours d'année, et novembre sera le mois de la célébration, de la création de ce grand concert musique-olfactif.

Vous préparez aussi la célébration du Bicentenaire de la Photographie...

Effectivement. La photographie a été inventée il y a 200 ans en France. Sous les auspices du Ministère de la Culture français, le **Bicentenaire de la Photographie 2026-2027** fera l'objet, de septembre

2026 à septembre 2027, d'une grande célébration qui mettra à l'honneur la création et le patrimoine photographique français. Bien évidemment, nous y participerons, en travaillant sur deux axes : l'un historique et l'autre contemporain. Pour la partie historique, nous prévoyons plusieurs expositions consacrées aux grands photographes français influencés par la Turquie (Henri Cartier-Bresson, Marc Riboud, Jean Dieuzide, Claudine Doury, Raymond Depardon...). Le volet contemporain abordera même les artistes qui travaillent l'image à travers l'IA. Un projet sera consacré à la photographe française Anne-Lise Broyer, qui explore son art à travers son expérience de lectrice ; un autre projet, à Marius Michel, dit Michel Pacha, cet ingénieur français qui a modernisé les phares de l'Empire ottoman... Sept ou huit expos sont prévues entre septembre 2026 et fin 2027. Hors les murs, nous allons collaborer avec des opérateurs français (musée du Jeu de Paume à Paris, Centre national des arts plastiques à Paris, galerie Le Château d'Eau à Toulouse) et turcs (musée Ara Güler, 212 Photography Istanbul). Nous espérons faire tourner ces expositions au-delà de nos trois antennes, dans d'autres villes de Turquie.

Et quels sont les autres projets de l'Institut pour les prochains mois ?

Un autre axe majeur, c'est le livre, car pour moi, il n'y a pas d'art sans écriture. En Turquie, il y a une vraie tradition livresque, des éditeurs, des auteurs. Nous avons créé le Choix Goncourt de la Turquie et le Prix de la traduction ; nous venons de mettre en place une résidence d'écriture, la Villa Annie Ernaux ; le PAP (Plan d'aide à la publication) aide les éditeurs turcs à traduire des auteurs français vers le turc (une vingtaine d'ouvrages par an). Nous travaillons d'ailleurs à promouvoir la vente de livres français dans



les librairies turques. Nous accueillerons de grandes figures comme Jérôme Ferrari, des prix Goncourt, Thomas Santini... Au programme enfin, une exposition sur la bande dessinée avec Fabcaro, scénariste des deux derniers Astérix et Obélix, en collaboration avec l'éditeur qui le traduit en turc.

Ajoutons qu'à Izmir se déroulera début avril un événement marquant : la création du musée Mistral par Monsieur Lucien Arkas. Enfin, qu'une convention de partenariat avec le Centre Georges Pompidou a été signée pour cinq ans.

Quel est votre objectif pour cette année ?

Notre priorité, c'est élargir et fidéliser les publics de l'Institut. Nous souhaitons accueillir plus de visiteurs turcs, aller davantage à la rencontre des publics turcs, hors les murs et dans les murs, élargir notre offre, travailler à créer une belle dynamique culturelle. Et bien sûr, continuer à développer et diversifier les actions autour de la langue et de l'apprentissage du français !

* Propos recueillis par
Annie Lahure et Elsa Malkoun

Une danse d'identité

Dans le cadre de son projet pluridisciplinaire « Donnez-moi une minute », l'artiste française Doria Belanger demande à des danseurs de chaque pays du monde de performer pendant une minute afin de se présenter. Les portraits vidéo, sorte de « photomaton augmenté », des 10 danseurs turcs sont exposés jusqu'à fin mars à l'Institut français d'Istanbul, avec les croquis du dessinateur Benttt qui s'intéresse à la trace laissée par ces corps en mouvement.

Le vernissage de l'exposition s'est déroulé le 30 janvier dernier en présence de Nadia Fanton, consule générale de France, et de Valentin Rodriguez, directeur de l'Institut français, qui ont salué ces créations franco-turques « dans l'idée de l'échange culturel, du métissage que

l'on veut développer dans la création et l'innovation côté Institut français ». Lors de la réception, plusieurs danseurs ont performé dans l'assistance au son d'une musique énigmatique.

Doria Belanger complète ici sa cartographie mondiale des danses actuelles. Elle a déjà récolté plus d'une centaine de portraits de danseurs et danseuses issus de France, du Portugal, de Colombie, du Myanmar, de Suisse, de Chine, du Cambodge et de Tunisie, et prévoit deux nouvelles séries au Maroc et au Canada. Ce qui l'a marqué chez les danseurs turcs, c'est qu'il y a « beaucoup de liberté ». Elle témoigne : « C'est un pays que je ne connaissais pas du tout, c'était vraiment mon premier séjour quand je suis venue filmer les danseurs turcs en novembre. Et ce que j'ai aimé, c'est justement cette surprise : j'ai trouvé cela très riche dans les propositions et dans les imaginaires évoqués. Ce que je trouve

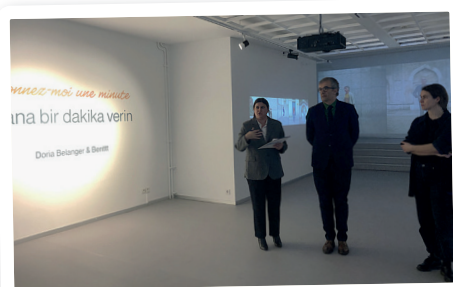


assez hallucinant aussi, ce sont les similitudes dans les portraits dansés. Par exemple, beaucoup de danseurs commencent avec le bras droit, c'est quelque chose d'assez universel. Une danseuse turque a proposé un mouvement où elle

tourne très lentement sur elle-même : ça m'a frappé car en 2017, j'ai rencontré une danseuse en Colombie qui avait fait exactement la même chose. Alors je les ai mises à part dans l'exposition. On peut trouver des échos semblables, avec des choses qui tout d'un coup vont émerger quelque part on ne sait comment, et c'est un peu la magie. »

En collaboration avec le dessinateur Benttt, cette nouvelle exposition croise art visuel, danse et vidéo pour questionner les voies d'expression de l'identité à échelle internationale.

* Elsa Malkoun





Meliha Serbes

MODE

Il y eut d'abord les cadrans solaires. Puis l'homme a développé les horloges à eau (clepsydres), car les cadrans solaires étaient peu pratiques par temps nuageux ou pluvieux. Plus tard, les horloges mécaniques ont commencé à être mises au point. Le besoin d'horloges était généralement lié à des raisons religieuses. Les premières horloges furent utilisées dans les édifices religieux, les espaces publics et les palais. Aux XIII^e et XIV^e siècles, dans les monastères, des cloches sonnaient dans les églises afin d'organiser les heures de prière et d'accomplir les rituels religieux. Avec le temps, les horloges mécaniques devinrent plus précises, et prirent une place croissante dans nos vies.

Lorsqu'on parle d'horlogerie mécanique, quelles marques vous viennent à l'esprit ? Montre-bracelet ou montre de poche, la première marque qui me vient à l'esprit est Rolex. En réalité, il existe des dizaines de marques de montres que j'apprécie. Mais si je dois parler d'horlogerie, il fallait selon moi commencer par Rolex.

Je pensais que la marque était beaucoup plus ancienne ; pourtant, son histoire commence en 1905, ce qui la rend finalement assez récente. Le fondateur de la marque, Hans Wilsdorf, est né en 1881 en Allemagne. À seulement 12 ans, il perdit sa mère puis son père à quelques mois d'intervalle. Envoyé en internat, il se réfugia dans le travail. Sans savoir que cela allait déterminer son destin, il apprit l'anglais, l'allemand et le français grâce à son intérêt pour les langues étrangères. Lorsqu'il se rendit en Suisse, il commença à travailler chez Kuhn & Korten, un grand exportateur de montres de poche. Sa maîtrise de l'allemand, de l'anglais et du français lui procura un avantage

Un symbole de statut social

Je viens de remarquer que je n'ai encore jamais écrit sur un certain sujet, qui est directement lié au temps. Ce dont je n'ai jamais parlé et que je souhaite aborder aujourd'hui, ce sont les montres. Ce sujet est à vrai dire digne d'un livre. Car depuis des siècles, c'est bien la mesure du temps... qui a pris le plus de temps aux êtres humains, et qui a le plus évolué au fil du temps,

considérable. C'est là qu'il entra pour la première fois en contact réel avec les mécanismes horlogers. Remonter chaque jour des centaines de montres pouvait sembler monotone, mais Hans tomba amoureux de l'horlogerie durant cette période. Son objectif n'était plus seulement de « donner l'heure », mais de « créer le temps parfait ».

En 1903, il s'installa à Londres et y découvrit la puissance du marketing. Il comprit que ce qui rend une marque forte n'était pas seulement la qualité, mais aussi la perception.

En 1905, à seulement 24 ans, il fonda sa propre entreprise avec son beau-frère Alfred Davis : Wilsdorf & Davis.

À l'époque, les montres-bracelets n'étaient pas prises au sérieux. Elles étaient considérées comme des « bijoux féminins », jugées fragiles et peu fiables. Tout le monde croyait que les montres de poche resteraient dominantes. Pourtant, Wilsdorf l'affirma : « Les montres de poche disparaîtront et les montres-bracelets prendront leur place. » Il investit presque tout l'argent de l'entreprise dans les montres-bracelets au nom de cette conviction.

Il pensait qu'il fallait un nom court, universel et facile à retenir. Selon la légende, un jour, « un chuchotement » lui

parvint à l'oreille : Rolex. Quelle qu'en soit l'origine, le nom était parfait. Il était fort, élégant et se prononçait de la même manière dans toutes les langues. Hans fit graver ce nom sur les cadrans, et l'histoire commença à s'écrire.

En 1910, Rolex devint la première montre-bracelet à obtenir un certificat de précision. En 1914, elle reçut la classification A de l'Observatoire de Kew en Angleterre. Alors que tout semblait aller pour le mieux, la guerre éclata. D'origine allemande, Hans subit une pression

croissante à Londres. De plus, de lourdes taxes furent imposées aux produits de luxe. La solution se précisa : le siège fut transféré en Suisse.

Pendant la Première Guerre mondiale, de nombreuses entreprises firent faillite. Rolex, au contraire, se développa. Les soldats préféraient les montres-bracelets aux montres de poche :

elles étaient plus pratiques et plus fiables. Une fois de plus, Hans avait eu raison.

Mais ce qui rendit Rolex légendaire ne fut pas seulement sa réussite technique ; ce fut aussi son génie marketing. Explorateurs, sportifs, pilotes... toutes les personnalités associées au succès portaient une Rolex au poignet. En 1926, l'Oyster étanche fut portée par une nageuse qui traversa la Manche. La montre resta des



heures dans l'eau glacée et continua de fonctionner. Le lendemain, Rolex était à la une de tous les journaux.

Dans les années 1930, le rotor automatique Perpetual fut développé. En 1945, la Datejust fut lancée. Mais à cette époque, Hans connut l'une des plus grandes douleurs de sa vie : il perdit son épouse Florence.

Il était devenu orphelin à 12 ans. À 63 ans, il se retrouva de nouveau seul. Il était le maître des montres, mais pas du temps.

C'est pourquoi, en 1946, il fonda la Fondation Hans Wilsdorf et lui transféra l'intégralité des parts de Rolex. Aujourd'hui encore, Rolex appartient à une fondation. Il n'y a pas d'actionnaires. Il n'y a pas d'obligation de transparence. De là est né le mystère.

Dans les années 1970, les montres à quartz dévastèrent l'horlogerie suisse. Des milliers de marques disparurent. Rolex, elle, survécut. Car elle n'était plus seulement une montre, mais un symbole de statut social. L'exemple le plus frappant fut la vente aux enchères, en 2017, de la Daytona Rolex ayant appartenu à Paul Newman, adjugée pour 17,7 millions de dollars.

« Il y a déjà l'heure sur le téléphone, pourquoi une Rolex ? », se demandent certains. La réponse est simple, mais profonde : Rolex ne donne pas l'heure. Elle incarne la réussite, le pouvoir et la durabilité. Il s'agit ici d'un statut.

Hans Wilsdorf n'a peut-être pas vaincu le temps, mais il nous a appris comment lui donner un sens.



"Untold Tales" : une exposition entre mémoire personnelle et engagement

Présentée du 3 au 27 février 2026 à Galeri Işık Teşvikiye, en collaboration avec le Lycée Işık, l'exposition "Untold Tales" de l'artiste turque Yonca Saraçoğlu a proposé une immersion sensible dans un univers profondément intime, façonné par le temps et par l'engagement.

Au-delà du simple aspect esthétique, l'exposition réunissait des œuvres influencées par d'anciennes expériences personnelles et une réflexion éthique plus vaste.

Les peintures et sculptures exposées étaient le fruit d'un travail entamé plus de cinq ans auparavant. Chaque œuvre fait référence à une histoire vécue par l'artiste : des événements personnels marquants tels qu'une naissance ou un décès, mais aussi des expériences plus diffuses, liées à la perte, à la mémoire et aux silences accumulés au fil des années. Ces récits intimes, longtemps retenus, formaient la substance essentielle

d'"Untold Tales", sans jamais être exposés de manière directe.

L'exposition se distinguait par une forte unité visuelle. Le bleu y occupait une place centrale. Pour Yonca Saraçoğlu,



cette couleur est la plus dominante au monde : c'est celle du ciel, de la mer et de l'horizon. Ce choix expliquait le caractère monochrome de l'exposition, qui marquait une rupture avec les travaux antérieurs de l'artiste. Les nuances de bleu, parfois mêlées de vert, installaient une atmosphère brumeuse et introspective, propice à l'évocation d'une mémoire fragmentée.

L'artiste voit en l'art un espace d'expression, où un être peut trouver une forme aux choses indicibles, pour rendre visibles des réalités confrontées au silence. Les sculptures dialoguaient étroitement avec les peintures. Modelées à l'argile



et travaillées avec de la marbelite, elles portent la trace du geste et du temps. L'argile évoque la fragilité et la transformation, tandis que la marbelite introduit une dimension plus résistante, presque minérale, en écho à la persistance des souvenirs.

Née à Ankara, formée à Istanbul puis à Paris, Yonca Saraçoğlu nous a, avec "Untold Tales", proposé non pas un récit figé, mais un parcours intérieur. À sa fermeture, l'exposition laissait l'impression d'avoir traversé un espace silencieux, où l'intime, lentement élaboré, devenait une forme d'engagement.

* Samia Boudghene-Stambouli

"Ayla Turan Retrospektif " : trente ans de sculpture à la Galerie Kibele

La galerie d'art Kibele d'İş Sanat, située dans le quartier de Levent à Istanbul, marque le début de l'année 2026 avec une exposition d'envergure consacrée à la sculptrice Ayla Turan. Cette rétrospective majeure, qui a ouvert ses portes le 9 février et se poursuivra jusqu'au 11 mai 2026, propose une immersion profonde dans trois décennies de création ininterrompue.

À travers une sélection rigoureuse de 56 œuvres, les visiteurs peuvent découvrir l'évolution technique d'une artiste qui maîtrise aussi bien le marbre et le bronze que le bois ou le polyester. Pour Ayla Turan, ce projet a représenté un moment d'introspection rare, une pause nécessaire pour contempler son parcours avant de poursuivre sa quête créative. Elle décrit d'ailleurs cette préparation comme le fait de « feuilleter de vieux albums », où chaque émotion reste fraîche malgré le passage du temps.

Née à Hambourg en 1973 et diplômée de l'Université Mimar Sinan en 1996, Ayla Turan s'est forgé une solide réputation internationale. Son travail se distingue par une approche faussement naïve des objets du quotidien et des figures humaines, utilisant l'humour et le dynamisme pour inciter le spectateur à regarder au-delà de la surface. Ses sculptures, bien que physiquement statiques, dégagent une énergie et un mouvement qui



sont devenus la signature de sa pratique artistique. Cette vitalité permet d'aborder des problématiques sociales complexes sous un angle nouveau et accessible.

Le cœur de son travail récent se concentre sur l'univers de l'enfance, qu'elle explore à travers les prismes de la sociologie, de la psychologie et de la culture. En privilégiant des formes minimalistes et des surfaces blanc immaculé, elle parvient à capturer l'essence de l'innocence et de la pureté. Comme le souligne le critique Prof. Dr Marcus Graf dans le catalogue de l'exposition, cette rétrospective révèle les liens intimes et sincères entre la vie de l'artiste et son art, tout en élargissant notre compréhension de ce que la sculpture peut révéler sur le monde que nous partageons.

Bien que l'artiste vive et travaille aujourd'hui à Istanbul, son empreinte est véritablement mondiale. Ses sculptures publiques jalonnent des pays aussi di-



vers que l'Allemagne, la France, la Corée du Sud, le Mexique ou encore les Émirats arabes unis. L'exposition à la Galerie Kibele est accessible gratuitement tous les jours de 09h00 à 19h00, offrant ainsi une occasion privilégiée au public de découvrir l'univers de cette créatrice qui transforme la matière en vecteurs de pensée profonde. Pour ceux souhaitant prolonger l'expérience, un catalogue détaillé a été publié par les éditions de la Türkiye İş Bankası.

* Boudghene-Stambouli Samia

Un concert caritatif mobilise la famille Sion

La célèbre pianiste turque Gülsin Onay a interprété un répertoire impressionnant au Lycée Notre-Dame de Sion, le 5 février dernier. Organisé conjointement par l'Association des parents d'élèves, l'Association des anciens de NDS, la Fondation Notre-Dame de Sion et la direction du lycée, cet événement visait avant tout à récolter des fonds pour les élèves boursiers, fidèle en cela aux valeurs de l'école.



« À travers cette performance, nous allons symboliquement réunir l'art et l'éducation », explique Füsün Türkmen, présidente de la Fondation Notre-Dame de Sion, lors du cocktail précédant le concert.

La salle de spectacle du lycée est comble pour ce moment musical, fruit d'une collaboration entre quatre entités de la communauté Sion.

Fondée en 1986, l'Association des parents d'élèves a notamment permis de rassembler des publics d'horizons différents, volontaires pour cofinancer l'intégration de nouveaux élèves méritants et ainsi soutenir l'égalité des chances dans l'éducation. Sa présidente, Ebru Akarsel, témoigne : « Vivre ce moment si particulier, qui réunit l'art, la solidarité et l'espoir, et constater qu'il a été rendu possible grâce à l'effort collectif et à la conviction partagée de l'ensemble de nos partenaires, est pour nous une grande source de joie. L'objectif est que les élèves brillants, qui ont de très bons résultats mais ne peuvent assumer le coût de cette scolarité, puissent bénéficier de bourses et intégrer l'école. »

De même, l'Association des anciens élèves, fondée en 1987, est une structure permettant d'interconnecter le réseau de NDS sur plusieurs générations, soudées comme une véritable *famille de Sion*. La directrice adjointe du lycée, Tuna Saikali, évoque elle aussi cette métaphore familiale : « Cet événement montre que cette école n'est pas seulement un lieu d'enseignement, mais aussi une communauté très solidaire. On voit ici de grands efforts, non seulement de la direction de l'école, mais aussi de l'engagement des familles et des anciens élèves. Cela montre combien les gens restent attachés à l'établissement, même après l'avoir quitté. Il y a ici, par exemple, des représentants de parents d'élèves issus de promotions déjà passées. »

L'artiste d'État Gülsin Onay, de renommée mondiale, a offert un spectacle à la hauteur de l'événement en interprétant des œuvres de Haydn, Chopin, Schubert, et du compositeur turc Saygun dont elle est l'une des meilleures interprètes. Particulièrement engagée pour l'éducation et



le soutien aux jeunes talents, elle confie être « très fière et très heureuse de participer en tant qu'artiste à cet échange musical ». En fin de concert, elle cède même la place à un jeune garçon interprétant une courte pièce de Debussy. Selon elle, « il y a beaucoup de conservatoires ou d'académies de musique, évidemment, qui ont des salles de concert, mais il est assez rare qu'un lycée ait un tel programme d'éducation musicale. Ici, c'est tellement spécial : non seulement ils ont une salle magnifique et organisent des concerts toute l'année, mais ils organisent aussi un concours international de piano de très haut niveau. Pour la Turquie, c'est une maison de musique précieuse et aimée. Ce lycée, avec toute son équipe, apporte énormément, non seulement à la famille NDS, mais aussi à l'âme musicale du pays. »

Füsün Türkmen, quant à elle, inscrit cet événement dans le cadre historique de NDS. « Depuis l'année dernière, notre coopération avec l'Association des parents d'élèves s'est renforcée. Nous avons déjà organisé des soirées au profit des élèves et de l'éducation, mais le concert est une première, et nous espérons continuer. Ce type d'institutionnalisation est très important pour maintenir, faire vivre et pérenniser l'identité Sion. Notre lycée est connu pour transmettre des valeurs parallèlement à son enseignement. Mais cette structuration autour de l'identité Sion est plus récente, et je pense qu'elle s'inscrira désormais dans la durée. Si l'on considère que NDS existe depuis 170 ans, il est évident qu'à l'époque, ce genre d'organisation n'existait pas, ce sont des initiatives modernes. »



Cette construction d'une identité collective s'associe aujourd'hui à des valeurs d'entraide systématique, selon Tuna Saikali : « L'Association des parents d'élèves et l'Association des anciens élèves sont très attentives à tout ce qui se passe autour de nous. Par exemple, nous avons organisé un événement après le tremblement de terre de 2022. NDS est très engagée socialement : lorsqu'une catastrophe survient ou qu'un besoin est signalé, que ce soit par les autorités ou des communautés défavorisées, nous savons nous mobiliser très facilement, je dirais même très spontanément, pour agir. » Le directeur du lycée, Alexandre Abellan, conclut ainsi : « La pérennité de notre établissement s'ancre dans la continuité des valeurs qui se transmettent, génération après génération, entre enseignants, élèves, parents et anciens. C'est cette cohésion indéfectible qui fait de la famille NDS non seulement une institution éducative, mais aussi une communauté profondément humaine. »

Fondé en 1856, le Lycée Notre-Dame de Sion continue ainsi d'évoluer au rythme de l'actualité et des enjeux de demain.

* Elsa Malkoun

Eyüp Malay : savoir créer des marques fortes et faire du marketing une véritable culture

(Suite de la page 1)



J'ai ensuite étudié la communication de marque à l'Université d'Istanbul. J'ai toujours su que je voulais vendre non pas simplement des produits, mais des marques : des univers porteurs de sens, d'identité et d'émotion.

Vous avez donc quitté l'entreprise familiale... Comment s'est opérée votre transition vers l'huile d'olive ?

Après l'entreprise familiale, j'ai travaillé chez Pernod Ricard. Cette expérience m'a beaucoup appris : la rigueur, la discipline, le travail d'équipe. J'y ai compris que la réussite n'est jamais individuelle, mais collective. Ensuite, ma formation en matière de vin a été déterminante. J'ai découvert que le raisin et l'olive partagent une même vérité : ils reflètent la

terre, le climat et la main de l'homme. Le vin m'a appris la rigueur de la dégustation : distinguer les arômes, lire l'équilibre, comprendre la longueur en bouche. Je retrouve le même langage sensoriel dans l'huile d'olive. Le fruité, l'amertume et le piquant d'une huile racontent son histoire, son terroir et le soin du producteur. Pour moi, l'huile d'olive n'est pas une simple matière grasse culinaire, mais un produit de caractère, à déguster, à raconter, à transmettre. Et la Turquie possède en ce domaine un avantage considérable : une diversité de terroirs exceptionnelle. Ce qui nous manque, ce n'est pas la production, mais la capacité à raconter, à créer des marques fortes et à faire du marketing une véritable culture.

Qu'est-ce qui définit un bon vendeur, selon vous ?

La base de toute vente, c'est la confiance. Vous pouvez tout savoir sur votre produit, mais si votre interlocuteur ne vous fait pas confiance, rien n'est possible. Cette confiance ne se décrète pas, elle se construit. Il faut d'abord croire soi-même au produit, le connaître intimement, puis écouter sincèrement les besoins de l'autre. Un bon vendeur ne parle pas pour convaincre, il écoute pour comprendre.

Comment s'est déroulée votre ouverture aux marchés internationaux ?

Elle ne s'est pas faite selon un plan stratégique, mais par un cheminement naturel. Après trente ans de métier, j'ai décidé d'apprendre l'anglais. Car s'ouvrir à l'international, ce n'est pas seulement exporter un produit, c'est apprendre à communiquer et à comprendre d'autres cultures. J'ai tout reconstruit à partir de zéro : frappé aux portes, rencontré des chefs étoilés Michelin, présenté mes produits en racontant leur histoire. Avant même de faire goûter, je parlais du producteur, de la terre, du savoir-faire. Et c'est cela qui a touché les chefs : l'âme du produit.

La culture du marché de mon enfance m'a guidé partout. Sur un marché, on apprend qu'on ne vend rien sans écouter. À l'étranger, j'ai appliqué la même règle. Écouter, comprendre, puis agir. La clé, c'est la patience, la confiance et la constance.

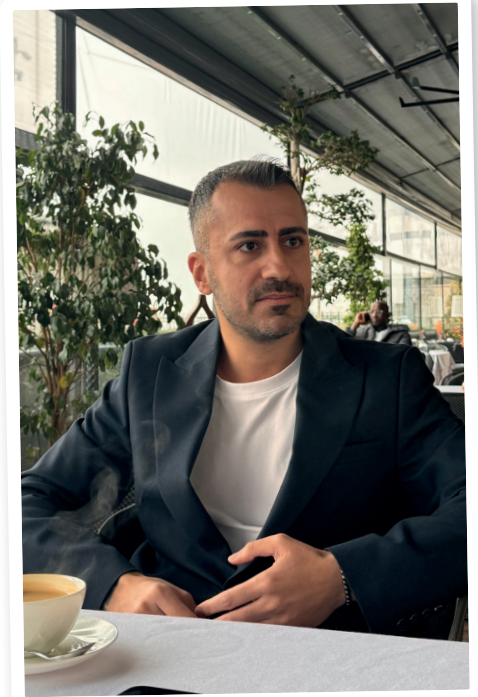
Comment voyez-vous l'avenir du secteur alimentaire en Turquie ?

Le potentiel est immense, notamment dans l'huile d'olive. Nous avons la matière première, la qualité, les terroirs. Ce qui nous manque, ce sont les marques fortes et la mise en récit. Il faut passer de la vente en vrac à la vente de produits porteurs d'identité. Je crois que la nouvelle génération, plus curieuse et audacieuse, saura relever ce défi.

Vos conseils à la jeune génération ?

Avant tout, transmettre. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes associent la vente uniquement à l'argent, alors qu'elle repose d'abord sur les relations humaines et la responsabilité.

Mon rêve serait de créer une « école de jeunes vendeurs », un espace de



partage et d'apprentissage fondé sur le terrain, pas sur la théorie. J'aimerais y enseigner comment observer, écouter, poser les bonnes questions - et surtout, comment vendre une histoire, pas seulement un produit. C'est pour moi une véritable mission sociale : former une génération capable de porter les produits turcs avec fierté et authenticité, et de transformer notre pays en une puissance non seulement de production, mais de valeur.

* Propos recueillis par Mireille Sadège



La saga d'Arthur et de Robin des bois

www.kiki.com



Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourd'huiaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türekan, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alıncı, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Büyüklüoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Dr Gözde Kurt Yılmaz

D'un point de vue biologique, il s'agit d'une anomalie. D'un point de vue existentiel, c'est une image puissante. Le pingouin avance non pas vers la vie, mais vers l'inconnu. Des années plus tard, lorsque cette image a refait surface sur les réseaux sociaux, ce pingouin s'est transformé en une figure symbolisant l'état d'esprit de l'être humain contemporain. Dans l'époque que nous traversons, l'individu est en mouvement constant, mais il ne sait souvent pas où il va. Il est en permanence connecté, mais peine à établir des liens profonds. Il est au milieu des foules, mais reste seul. Ainsi, la marche de ce pingouin est devenue bien plus qu'un comportement animal : elle est devenue l'expression visuelle de la condition intérieure de l'homme contemporain. Les internautes ont nommé cette figure « le pingouin nihiliste ». Pourtant, cette appellation ne rend pas pleinement compte de la nature de son acte. Car le nihilisme est un refus, tandis que cette marche est davantage une rupture qu'un rejet. Parfois, l'individu ne s'éloigne pas parce qu'il rejette le sens, mais parce qu'il ne parvient plus à se reconnaître dans le sens existant. Cet éloignement n'est pas une annihilation, c'est la quête d'un nouveau sens. Le nihilisme affirme que rien n'a de sens ; pourtant, cette marche rappelle au contraire la possibilité pour l'individu de choisir sa propre direction. Parfois, l'être humain s'éloigne simplement parce qu'il comprend que le sens proposé par l'ordre existant ne lui appartient pas. Aujourd'hui, les individus ne vivent plus seulement une désorientation physique, mais une désorientation existentielle. La marche de ce pingouin peut donc être lue non seulement comme une anomalie biologique, mais comme la représentation visuelle de

L'ère des incertitudes et le pingouin nihiliste

Le documentaire Encounters at the End of the World, réalisé par Werner Herzog en 2007, comporte une scène brève mais inoubliable : sur les côtes de l'Antarctique, un pingouin, séparé de son groupe, commence à marcher non pas vers l'océan comme les autres, mais vers l'intérieur du continent. Selon les scientifiques, ce pingouin se dirige en fait vers une zone où ses chances de survie sont inexistantes...

l'épuisement, d'une rupture silencieuse et d'une quête de sens.

Si cette image est devenue virale, ce n'est pas seulement en raison de sa puissance esthétique, mais aussi de son contexte historique. Le monde traverse aujourd'hui des crises simultanées. Les guerres, les crises économiques, les migrations forcées, la polarisation politique et l'incertitude créée par l'intelligence artificielle transforment radicalement la perception de l'avenir. Les individus questionnent désormais l'avenir de leur profession, de leur vie, et même la nature de la réalité elle-même. Le pingouin nihiliste est ainsi devenu le symbole d'une époque désorientée.

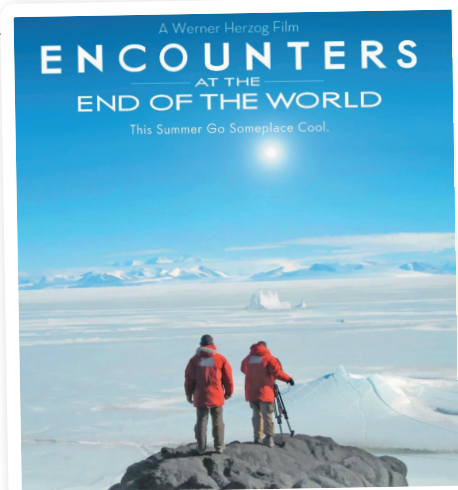
Ce symbole s'est rapidement transformé en un terrain de lutte politique et culturelle. Dans des images générées par intelligence artificielle, des scènes montrant Donald Trump marchant vers le Groenland avec un pingouin tenant un drapeau américain ont été diffusées sur les réseaux sociaux liés à la Maison-Blanche. En réponse, l'agence de presse d'État chinoise Xinhua a utilisé la figure du pingouin sur ses propres réseaux sociaux dans le cadre d'un discours critique contre l'hégémonie américaine. Pourtant, la réalité est simple : il n'y a pas un seul pingouin au Groenland ! Mais à l'ère numérique, la réalité est façonnée moins par les faits physiques que par les images mises en circulation. Cette rupture entre réalité et fiction révèle clairement la relation problématique de notre époque à la vérité. La réalité n'est plus seulement quelque chose qui est vécu, mais aussi quelque chose qui

est produit, édité et diffusé. Les images remplacent la vérité ; la représentation passe avant l'expérience. L'univers de la simulation tel que décrit par Jean Baudrillard n'est plus un débat théorique, mais fait désormais partie intégrante de notre vie quotidienne.

Les marques s'en sont aussi rapidement mêlées. L'image du pingouin sera imprimée sur des t-shirts, intégrée à des campagnes publicitaires et transformée en objet de consommation. Mais cette démarche a rendu superficiel le sens de la métaphore au lieu de l'approfondir. Car la culture de consommation vise non pas à explorer le sens, mais à le transformer en un objet possédable. Ainsi, le symbole cesse d'être un outil de prise de conscience et devient une image commercialisable.

Pourtant, si les individus se reconnaissent dans ce pingouin, ce n'est pas parce qu'ils suivent une tendance. C'est pour exprimer une quête de soi plus profonde. L'individu moderne est devenu un être dont on attend une performance permanente. Il doit constamment produire, constamment être visible, constamment progresser. S'arrêter, dévier ou changer de direction est perçu comme une faiblesse. C'est pourquoi le pingouin qui s'éloigne du groupe n'est pas le symbole de l'échec, mais celui d'une résistance silencieuse à cet impératif.

Les mots de Franz Kafka résument cette situation avec force : « Je suis libre et c'est pourquoi je suis perdu ». La liberté n'est pas toujours une destination, mais un moment de rupture. L'individu devient libre dans la mesure où il prend ses distances avec des significations qui ne lui



appartiennent pas. Cette rupture n'est pas toujours porteuse d'espoir ; elle est souvent incertaine, sombre et effrayante. Mais elle recèle néanmoins une possibilité : celle de choisir sa propre direction. C'est pourquoi la marche de ce pingouin n'est pas une histoire d'annihilation, mais une histoire de prise de conscience. Elle représente l'un des rares moments où l'homme moderne peut contempler sa propre vie avec un regard extérieur. Parfois, l'acte le plus radical n'est pas d'avancer, mais de changer de direction. Aujourd'hui, ce pingouin continue de marcher. Sa marche est devenue celle de millions d'individus en quête de sens dans une ère d'incertitudes. Il ne marche plus seulement en Antarctique, mais aussi sur les écrans, dans les esprits et dans la mémoire collective de notre époque. Et la véritable question est la suivante : nous qui l'observons, resterons-nous pris dans le troupeau, ou aurons-nous un jour le courage de choisir notre propre voie ?

Biogaran vendu à un fonds étranger : un enjeu de souveraineté sanitaire

La vente de Biogaran par le groupe pharmaceutique français Servier au fonds d'investissement européen BC Partners est désormais effective. Finalisée fin janvier 2026 après plusieurs mois d'examen réglementaire, l'opération marque un tournant pour l'un des principaux acteurs du médicament générique en France, dans un contexte où les enjeux de souveraineté sanitaire restent sensibles.

Créé en 1996, Biogaran s'est imposé comme un acteur majeur du marché français des génériques, représentant environ 30 % des volumes vendus en pharmacie. Son portefeuille couvre un large éventail de traitements, des antibiotiques aux médicaments cardiovasculaires. L'entreprise s'appuie sur un réseau de sous-traitants principalement situés en Europe, avec une part significative de production réalisée en France. Le projet de cession avait déjà été évo-

qué en 2024, avant d'être suspendu face aux réactions politiques et syndicales. Le gouvernement avait alors exprimé ses réserves, qualifiant Biogaran d'acteur stratégique pour l'approvisionnement national en médicaments. Les discussions ont repris à l'été 2025 avec BC Partners, dans le cadre de négociations exclusives. Si le montant exact de la transaction n'a pas été officiellement confirmé, plusieurs sources l'estiment entre 800 millions et un milliard d'euros.

L'opération a été autorisée sous conditions par l'État français, dans le cadre du contrôle des investissements étrangers. Parmi les engagements pris figurent le maintien du siège social en France, la poursuite des activités industrielles sur le territoire et la préservation des emplois ainsi que des partenariats avec les sous-traitants locaux. Ces obligations sont juridiquement contraignantes.

Afin de garantir un ancrage national,

Bpifrance est entrée au capital à hauteur d'environ 15 %, devenant actionnaire minoritaire aux côtés de BC Partners. Cette configuration vise à concilier l'apport de capitaux privés internationaux et la protection des intérêts stratégiques français dans le secteur de la santé.

BC Partners a indiqué vouloir soutenir la croissance de Biogaran, notamment en renforçant son positionnement sur les génériques traditionnels et en développant de nouveaux segments, comme les biosimilaires et les produits de santé grand public. L'objectif affiché est d'accompagner l'entreprise dans un contexte de concurrence accrue et d'expiration de nombreux brevets pharmaceutiques dans les prochaines années.

Sur le plan social, les représentants du personnel ont rendu un avis favorable à l'opération fin 2025. La Commission européenne a également validé la transaction au regard des règles de concurrence.



Depuis la finalisation, aucune restructuration majeure n'a été annoncée.

La cession de Biogaran illustre les tensions actuelles entre ouverture aux investissements étrangers et protection des secteurs considérés comme stratégiques. Dans un environnement marqué par les pénuries ponctuelles de médicaments et les débats sur la relocalisation industrielle, l'évolution de Biogaran sous sa nouvelle gouvernance sera observée de près par les autorités comme par les professionnels de santé.

* Boudghene-Stambouli Samia



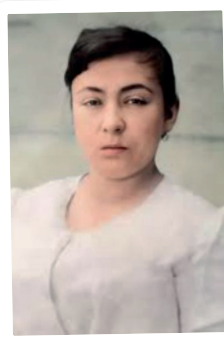
Gisèle Durero-Köseoglu

Première traductrice, première romancière ottomane, pionnière

du féminisme turc, tels sont les titres que l'on décerne aujourd'hui à Fatma Aliye Topuz, cette femme hors du commun qui figure depuis 2009 au verso du billet turc de cinquante liras. Fille du célèbre homme d'État ottoman, Ahmet Cevdet Pacha et de son épouse Advie, Fatma Aliye naquit en 1862 dans cette famille conservatrice considérant qu'une fille n'avait pas besoin d'étudier. Mais avide de savoir, elle s'instruisit en suivant les cours que le précepteur de la maison donnait à son frère. Elle apprit ainsi toutes les matières, surtout les mathématiques, l'arabe et finalement, passionnée par la langue française, obtint que sa famille lui fasse donner des leçons particulières. De nombreux séjours à l'étranger, Damas, Alep, Beyrouth, Janina, dus à la situation de son père, accrurent encore sa curiosité intellectuelle. Mariée très tôt, à l'âge de dix-sept ans à l'aide de camp du sultan Abdülhamid, Faik Bey, et mère de quatre enfants, elle ne renonça cependant ni à étudier ni à lire, dévorant en cachette de son époux les classiques français. Ayant peu à peu réussi à imposer sa vocation, elle traduisit, en 1888, le roman *Volonté*, de Georges Ohnet et le publia sous le pseudonyme d'« Une dame », ce qui provoqua la stupeur des lecteurs. Cet exploit lui apporta le sou-

Fatma Aliye, écrivaine pionnière du féminisme ottoman

tien d'un célèbre écrivain et journaliste, Ahmet Mithat Efendi, qui, même s'il lui fixa des limites dues à sa condition de femme musulmane, la déclara sa fille spirituelle et se mit à échanger une correspondance avec elle. Ils publièrent d'ailleurs en 1891, en collaboration, *Le rêve et la réalité*, dont il rédigea le discours masculin et elle, le féminin, signé « Une femme ». Le succès remporté par cet ouvrage lui valut alors sinon l'aide, du moins l'assentiment de son père et de son époux et lui donna le courage d'éditer la même année, sous son vrai nom, acte courageux à une époque où la plupart des autrices, même en Europe, se cachaient sous un nom de plume masculin, son premier roman, *Muhadarat*, que l'on peut traduire par *Les Confidences*, considéré comme le premier roman ottoman écrit par une femme. Il osait formuler, même avec précautions de langage, nombreux euphémismes et sous-entendus, les revendications féminines d'alors, en dénonçant l'infériorité de la femme dans le mariage. Fatma Aliye s'y inspirait de sa biographie pour décrire de façon très réaliste la vie de l'héroïne au foyer de son enfance, ponctuée de révoltes muettes,



puis sa vie maritale et sociale et sa résistance aux contraintes. En dépit de certaines censures opérées par Ahmet Mithat Efendi sur son brouillon, elle déclara alors : « En écrivant, je me suis libérée ». Sa renommée s'accrut encore en 1893 lorsque ce dernier lui consacra un essai, *Fatma Aliye, la naissance d'une écrivaine ottomane*, où il utilisait la correspondance qu'ils avaient échangée. Ses écrits entrèrent ainsi dans la Bibliothèque des œuvres féminines de Chicago.

Convaincue que l'absence d'éducation des filles était la cause du retard de l'empire, elle écrivit ensuite quatre autres romans mettant en scène des femmes luttant pour leur indépendance comme, en 1898, *Refet*, racontant l'histoire d'une jeune fille issue d'un milieu défavorisé qui se bat pour étudier et devenir professeur. Puis, en 1899, elle condamna le mariage arrangé dans *La Joueuse de luth*, dont l'héroïne parvenait à conquérir son autonomie financière et qui fut encensé par Reşat Nuri Gültekin. Parallèlement, elle se mit à produire une multitude d'articles pour le premier journal ottoman écrit par des femmes, le célèbre



« *Hanımlara Mahsus gazete* » ou « Journal pour les femmes » qui parut entre 1895 et 1906 et où elle militait pour l'égalité, non pas à la façon des féministes européennes mais en adaptant sa thèse aux traditions de la culture turque. Enfin, en 1897, elle créa la première fondation féminine destinée à aider les familles des blessés de guerre.

Longtemps boudée par les manuels de littérature, Fatma Aliye dont deux rues à Istanbul et Ankara commémorent aujourd'hui le nom, fut tirée de l'oubli par des femmes professeurs d'université, qui réhabilitèrent son œuvre. C'est pourquoi, le 8 mars, rendons hommage à cette talentueuse écrivaine, fameuse pour ses photos sans voile ou à bicyclette, qui, patiemment, consacra sa vie à tenter de faire évoluer les mentalités et vécut jusqu'en 1936, ce qui lui permit de connaître les réformes décisives effectuées en 1926 par Mustafa Kemal Atatürk sur la condition des femmes.



Derya Adıgüzel

Combien de fois avons-nous négligé notre corps par manque de volonté ?

Combien de fois avons-nous manqué à nos besoins essentiels ? L'exercice physique est nécessaire à la santé et à la vigueur du corps. Mais s'entraîner régulièrement ne suffit pas. Pour en retirer de réels bienfaits, il est nécessaire de pratiquer une activité physique régulière et équilibrée. Ceux qui prennent du poids après l'effort, ceux qui souffrent de problèmes cardiaques, respiratoires ou articulaires, sont souvent ceux qui ont abandonné l'exercice régulier après une vie sportive active. Le sport, source de plaisir et d'excitation, fait partie intégrante de la jeunesse. Cependant, maintenir une activité physique régulière par la suite exige une grande volonté. Se promener tôt chaque matin, été comme hiver, faire de l'exercice seul à la maison ou aller régulièrement à la salle de sport n'est pas chose facile.

Mais il ne s'agit pas seulement de faire de « bonnes choses », il faut aussi éviter les mauvais choix, c'est une question de volonté. Un exemple : quand quelqu'un vous agresse, vous ou l'un de vos proches, il faut une grande force de volonté pour appeler calmement la police sans en venir aux mains. « Bien agir » est possible grâce à une volonté concentrée. Éviter de « mal agir » exige une volonté encore plus forte.

Volonté

Une volonté forte est nécessaire pour mener une vie saine, paisible, heureuse, prospère et productive. Shakespeare disait : « Notre corps est notre jardin, et notre volonté en est le jardinier. »

Car nombre de choses considérées comme nuisibles ou mauvaises exercent une attraction irrésistible. Cette attraction s'empare des personnes à la volonté faible, les affaiblissant jour après jour. Elle les rend esclaves de leurs pulsions et de leurs plaisirs faciles. Les personnes à la volonté faible manquent également de force et de capacité à assumer la responsabilité de leurs envies néfastes. Pour chaque acte nocif qu'elles commettent, elles cherchent un coupable autre qu'elles-mêmes : leur père ou mère, leur conjoint, leur travail, leur supérieur... Elles blâment ceux qui les entourent ; après quoi, elles se tournent vers le destin et commencent à maudire leur propre sort !

Pourtant, la plus grande force qui triomphe du « mauvais sort » est la volonté. Un penseur a dit à peu près en ces termes : « Votre destin est façonné par votre volonté. Le destin n'est pas quelque chose à attendre ou à saisir, mais quelque chose à conquérir. » Sans volonté, rien n'est possible, aucun objectif ne peut être atteint. Les obstacles les plus difficiles sont insurmontables. C'est grâce à la volonté que l'on surmonte les obstacles, que l'on réalise ses rêves. La volonté donne du pouvoir à une personne. Le succès qu'elle engendre ren-

force la confiance en soi et la conviction. Elle développe les compétences. Elle insuffle la discipline et l'habitude d'agir avec justesse. Ceux qui manquent de volonté courent après leurs rêves. Ceux qui en ont savourent la joie de les réaliser. Les personnes à la volonté faible sont impuissantes et manquent de courage. Elles sont ballottées par le moindre vent, renversées par la moindre tempête et prises dans tous les imprévus. Savoir s'arrêter pour réfléchir à sa direction au milieu du tumulte de la vie et des détails du quotidien, et tracer de nouvelles voies, exige une volonté solide.



La volonté ne se développe pas en un jour ni même en un mois. En progressant pas à pas sur ce chemin, vous pouvez libérer votre immense potentiel et prendre votre vie en main. Lorsque vous vous lancerez dans cette aventure, vous sentirez que le destin est de votre côté. Vous constaterez que vous possédez au moins autant de force et de capacités que ceux qui vous entourent. Utiliser ce pouvoir, en vous efforçant de l'intégrer à votre vie, vous rendra plus fort. Vous trouverez en vous le courage d'éliminer les mauvaises habitudes et les remplacer par de bonnes, de vous affranchir des vestiges du passé et d'envisager l'avenir avec enthousiasme et confiance. Une fois ce stade atteint, le chemin deviendra plus facile. Vous aurez l'impression que vos souhaits se réalisent spontanément : tenir vos promesses, vous défaire de ce que vous ne voulez pas et atteindre vos objectifs. Le succès accompagne ceux dont la force provient de leur volonté. Vous pouvez renforcer votre volonté en travaillant sur vos faiblesses après les avoir identifiées. Vous pouvez remplacer les mauvaises habitudes par de bonnes, le laisser-aller par la discipline, les récriminations envers autrui par la responsabilité, la faiblesse par la force et l'échec par la réussite.



Sirma Parman

L'art punk-grunge ne désigne pas un mouvement structuré, mais une sensibilité.

Il s'inspire de l'énergie du punk et de l'esthétique grunge des années 1990. On pense aux surfaces brutes, collages, écritures spontanées, couleurs sales, accumulations et gestes visibles. C'est une peinture qui ne cherche pas à être propre ni harmonieuse. Elle revendique l'imperfection, le désordre et la tension. Donc, son retour n'est pas innocent. Il ne s'agit pas seulement d'un effet de mode. Dans un moment où les images générées par l'intelligence artificielle sont propres, rapides et parfaitement maîtrisées, certains artistes semblent vouloir réintroduire la matière, l'erreur et la trace humaine. Des surfaces rugueuses, des couches superposées, des découpes, une typographie brute : tout cela ne fonctionne pas seulement comme un style, mais comme un refus de la perfection numérique. Ce qui m'intéresse ici, c'est que cette résistance ne passe pas par des discours contre l'IA, mais par une transformation du langage visuel lui-même.

Dans ce contexte, plusieurs artistes contemporains s'inscrivent dans cette esthétique. On pense à Mr Brainwash ou à RETNA, dont les œuvres utilisent la typographie brute, les superposi-

L'art punk-grunge en résistance face à l'IA

Depuis quelque temps, j'observe avec une certaine impatience les réactions du monde de l'art face à l'intelligence artificielle. Beaucoup dénoncent, peu expérimentent. J'attendais une réponse plastique, une véritable contre-attaque visuelle. Elle semble enfin apparaître ! Il y a un retour au désordre, aux textures accidentées, aux gestes visibles : le punk-grunge revient comme une esthétique qui s'oppose à la fluidité numérique.

tions et une énergie urbaine très marquée. D'autres, comme Eddie Martinez ou Oscar Murillo, créent des peintures faites de couches, de gestes visibles et de fragments. Tous, d'une certaine manière, sont inspirés par le langage visuel de Jean-Michel Basquiat.

Mais il faut être clair, Basquiat n'est pas simplement une référence stylistique. Il a transformé la peinture en espace de conflit, où le texte, le corps et l'histoire se mélangent. Les artistes d'aujourd'hui reprennent certains codes comme la fragmentation, l'écriture, la rugosité, mais dans un contexte différent : celui d'un monde saturé d'images numériques.

Néanmoins, j'ai une question : s'agit-il d'une véritable résistance, ou simplement d'une nouvelle esthétique facilement identifiable et donc facilement vendable ? Les œuvres qui mettent en avant le processus, la texture et la rupture séduisent aussi les collectionneurs. Beaucoup cherchent aujourd'hui des pièces dont le langage visuel est immédiatement reconnaissable et qui se distinguent clairement des images générées

par l'IA. La rugosité devient alors une garantie d'authenticité.

Dès lors, le punk-grunge peut-il encore être subversif ? Ou est-il déjà intégré au marché comme une réponse rassurante à l'angoisse technologique ?

Je peux comprendre pourquoi les collectionneurs s'orientent vers ce type d'œuvres. Il y a quelques jours, j'ai vu un article qui expliquait les pertes importantes de certains nouveaux collectionneurs ayant acheté des NFT contre des sommes très élevées en bitcoins. Justin Bieber faisait même partie de ces investisseurs qui ont perdu beaucoup d'argent.

Dans cet environnement, et maintenant que l'IA est accessible à tout le monde, il est normal que les œuvres réalisées à la main (surtout avec leurs imperfections) deviennent plus populaires. Bien sûr, les débats ne vont pas tarder. Beaucoup diront « ça, je peux le faire moi-même ». D'autres refuseront de comparer ces œuvres proches du graffiti à des artistes comme Michel-Ange. Ces critiques sont déjà nombreuses.



Même si RETNA ou Mr Brainwash ne se sont pas exprimés publiquement sur le rôle de l'IA dans la création artistique, leur esthétique punk-grunge semble être perçue par critiques et collectionneurs comme une forme de résistance. En bref, cette nouvelle tendance m'enthousiasme. Reste à voir jusqu'où ce mouvement grandira en 2026, et s'il continuera à faire parler de lui.



Simruğ Bahadır

Avant d'entrer au cœur de cette réflexion, je tiens à prévenir le lecteur : ce texte contient

des éléments qui peuvent être considérés comme des spoilers. Si vous n'avez ni vu le film ni lu le roman dont il est adapté, et que vous souhaitez découvrir cette œuvre sans en connaître les ressorts narratifs, cette lecture n'est probablement pas faite pour vous. Cette mise en garde posée, je peux désormais écrire librement.

Hamnet est l'adaptation cinématographique d'un roman de fiction qui imagine l'origine intime de *Hamlet*, l'une des œuvres les plus célèbres de William Shakespeare. Le film raconte l'histoire d'un enfant, Hamnet, et plus précisément la perte de cet enfant. Hamnet est le fils d'un homme dont on ignore longtemps le nom, interprété par Paul Mescal, et d'une femme nommée Agnes.

L'histoire se situe au XVI^e siècle. Agnes est une jeune femme marquée très tôt par le deuil : elle a perdu sa mère et vit avec son frère sous l'autorité d'une belle-mère imposée par leur père. Très proche de la nature - des arbres, des plantes et de la forêt - elle est perçue par les habitants du village comme une figure marginale, presque inquiétante, parfois assimilée à une sorcière. Cette relation organique au monde naturel structure profondément son personnage.

Un jour, Agnes rencontre un jeune homme du village. Ils tombent amoureux et vivent une relation d'une rare

Hamnet : le deuil comme origine du génie

Hamnet est sans doute l'un des films les plus crus et les plus douloureux que j'aie vus ces dernières années...

douceur, fondée sur un amour sincère, visible et assumé. De cette union naît une fille, Susanna. Agnes accouche seule, en pleine forêt. C'est une scène d'une grande puissance symbolique, qui inscrit son corps et sa maternité dans une continuité directe avec la nature.

Après la naissance de Susanna, le jeune homme trouve un travail à Londres, dans un théâtre. Dès le début du film, on découvre la violence de son père, qui l'a longtemps battu, ainsi que son désir profond de s'émanciper de cette figure paternelle oppressive. Grâce à l'aide du frère d'Agnes, il parvient à s'installer à Londres. C'est à ce moment-là qu'Agnes tombe à nouveau enceinte. Cette grossesse donne naissance à des jumeaux : Hamnet et Judith.

La naissance des jumeaux est immédiatement entourée d'angoisse. Agnes est troublée, presque inquiète : elle a rêvé de deux enfants sur un lit de mort. De plus, Judith ne pleure pas à sa naissance et ne montre aucun signe de vie. Ce n'est que lorsque sa mère la prend dans ses bras qu'elle commence à respirer. Dès lors, Judith devient le « point sensible » de la famille, l'enfant fragile autour de laquelle se cristallisent toutes les peurs. Les années passent. Hamnet et Judith ont sept ou huit ans, Susanna en a une douzaine, lorsqu'une nuit, Judith tombe gravement malade. La maison entière

est plongée dans la panique. Agnes fait tout ce qu'elle peut pour sauver sa fille. Épuisés, les membres de la famille finissent par s'endormir. C'est alors que Hamnet rejoint sa sœur dans son lit et lui murmure qu'ils vont tromper la mort en échangeant leurs places. À cet instant, cet enfant est prêt à donner sa vie pour sauver sa jumelle.

Au matin, Judith semble aller mieux. Mais la maladie s'est déplacée. C'est Hamnet qui est désormais atteint. Il ne survivra pas. Agnes est anéantie. Le père, qui revient précipitamment de Londres pour voir Judith, arrive trop tard : Hamnet est déjà mort.

La douleur qui traverse le film est presque insoutenable. Chaque scène semble conçue pour nous confronter à l'expérience brute du deuil. Ce n'est qu'à

la toute fin que le film révèle ce qu'il retenait jusqu'alors : le père de Hamnet est William Shakespeare, et *Hamlet* est né de cette perte irréparable.

Cette construction narrative est, à mes yeux, profondément intelligente. Le film nous fait traverser toute l'histoire sans jamais nommer Shakespeare, comme si son génie n'était pas encore advenu, comme si l'homme n'était pas encore l'auteur. Ce n'est qu'à la fin que tout se reconfigure. Cette révélation tardive ajoute une dimension à la fois poétique et vertigineuse au film, et transforme le deuil intime en matrice de l'œuvre. Le deuil y est montré de manière très intime, et le spectateur s'y trouve plongé à mesure que le film avance. C'est un film qui nous fait ressentir sans doute des choses essentielles sur la famille, le deuil et l'amour.

Hamnet est un film bouleversant, porté par des interprétations d'une grande justesse et par une histoire d'une tristesse presque primitive. C'est, sans hésitation, l'un des plus beaux films que j'aie vus récemment. Il m'a profondément marquée, et son empreinte émotionnelle m'a suivie longtemps après la projection. Je ne saurais trop conseiller de ne rien prévoir après la séance : il est fort probable que vous n'en ayez ni l'envie, ni la force.

Je vous souhaite un très bon visionnage.

